

HISTOIRES OU J OUVRE MA GUEULE

(et joue au légo, crême
mon grand-père, râle sur
la violence invisible,
découvre qui je suis, nik
avec des filles et boit un
ptit coup.)

Ecrire l'histoire étrange de l'inceste.
Du viol répété de mon grand-père sur
mon moi enfant, de mes deux a dix
ans.

L'histoire de la violence silencieuse et
de la normalité d'un système fou.
L'histoire du jeu des tabou, du dire et
ne pas dire, du « je sais que tu sais,
mais je ne le dirais pas ». L'histoire
étrange des choix, de la participation,
du faire semblant.

Une histoire qui ne se joue pas
qu'avec l'inceste, mais que j'ai
commencé par apprendre par là.

Ecrire aussi l'histoire de Môme Magique et de Butch-Qui-Baise.

Ecrire deux histoires, un peu drôles, un peu dures, qui ne finissent ni bien ni mal parcequ'elles n'ont pas vraiment de début ni vraiment de fin.

Ecrire ces deux histoires ensemble.

Deux histoires qui n'ont rien à voir, ne se suivent ni ne se précèdent, ne s'expliquent mutuellement, ni se lient.

Qui ne s'embellissent ou ne s'assombrissent pas l'une l'autre.

Mais qui, de temps en temps, se racontent ensemble.

Si je me demande pourquoi j'écris, j'ai envie de me mettre dans un petit tunnel, et de murmurer :

J'ecris parce que j'aime bien lire.

J'ecris parce que il y a des textes et de phrases murmurées par des potes qui m'ont sauvé la vie.

J'ecris parce que quand même ça a été long avant de maitriser le pouvoir de mon caleçon.

J'ecris parce que mes potes sont vraiment très beaux, et que ce monde est vraiment très moche.

J'ecris parce que j'en ai envie.

J'ecris parce que des fois je suis très en colère que les gens fassent beaucoup semblant.

J'ecris parce que il y a quand même beaucoup de gens qui ont raconté mon histoire à ma place .

J'ecris parce que j'ai envie de donner de la force, et de faire rigoler, un peu, aussi.

J'ecris parce que j'ai de la soupe de caca dans la tête à force de m'être posé la question de ce que je pouvais bien en dire moi de tout ça.

C'est chiant d'être un petit tunnel et de murmurer, alors je vais faire comme d'hab. Regarder mes potes, ouvrir une bière, sourire, et sortir du tunnel. Pour gueuler, tout à fait sereinement :

J'écris parceque Môme-Magique et Butch-Qui-baise sont vraiment trop fortes et trop canon, et que, vraiment, j'adore me la péter.

Ya pas eu de questions dans ma tête d'enfant sur le secret, sur dire ou pas dire. Evidence totale que ce qui se passait avec mon grand-père était hors du monde, hors du temps, immuable et tellement normal. Ca coexistait complètement avec l'idée que c'était su par tout le monde, que ça faisait partie d'un espèce de deal que tout le monde partageait.

Bien sur que quand tu vas en vacances chez tes grands parents, au moins une après midi par semaine, tu sera seule avec lui, il te mettra sur ses genoux et il prendra le temps habituel qu'il prends, de te toucher partout, pour finir par mettre ses doigts dans ton sexe. Puis il sentira ses doigts, et ça sera fini.

Et quand ma grand-mère rentre, quand ma sœur rentre, quand mes parents viennent me chercher pour retourner à la maison, je sais que tout le monde sait très bien ce qui s'est passé, et que c'est pas un problème.

Je crois que c'est un des endroit qui m'a le plus fucké dans mon cerveau. Ce rapport fou que j'ai à la normalité, et a la croyance que les gens font semblant, tout le temps. Semblant de découvrir que mon grand pere me viole depuis que j'ai l'age de deux ans. Semblant de découvrir qu'ils m'ont laissé dans ses pattes tout ce temps. Semblant de découvrir que ça m'empeche pas de vivre, ou d'être une môme comme une autre. Semblant de découvrir qu'on s'organise très bien dans des systèmes clivants.

Après j'ai jamais cru qu'ils faisaient semblant d'être en colère, perdu et triste. Je trouvais ça juste très compliqué à gérer, parce que moi j'avais pas exactement anticipé que les gens étaient complètement stupides avec leurs émotions, et qu'ils allaient chouiner après avoir participé au carnage. Comme si ils avaient pas su, et que s'ils avaient su, et ben ils auraient pas fait.

C'est peut être ça le mouvement du tabou, savoir que tout le monde sait, mais que personne ne veut savoir.

Ca fabrique l'impossibilité de parler.

En vrai, comment tu fais ? Comment tu fais pour dire :

Hey, salut, mon grand-père m'arrache des petits bouts de tête qui repousseront pas !
Hey salut, je crois pas une seule seconde

que vous qui le connaissez depuis bien plus longtemps que moi, que vous à qui il a certainement du aussi arracher des petits bouts de tête, que vous à qui il en manque des petits bouts de tête de toute façon, arrachés d'une manière ou d'une autre par d'autres que lui, vous ne puissiez ne pas le voir !

J'avais si fort ce sentiment, que les gens que j'aimais autour de moi avaient un ballot de desespoir accrochés a leurs poitrines. Que le ballot faisait partie d'eux. C'était comme ça mon monde, des gens que j'aimais a en mourir, mais qui était irrémédiablement triste.

Je croyais, vraiment, qu'ils savaient. Je croyais, vraiment, qu'ils savaient que je comprenais tout, et qu'ils comprenaient tout.

Je croyais, vraiment, qu'ils partageaient ma magie.

La magie d'enfant, celle qui fais que tu connais parfaitement et l'amour et le desespoir, et l'envie de mourir et l'envie de vivre, et la force immense et la terreur sans fin. Et que tu as cinq ans, que tu joues au petit lego, et que tu tu te bidonnes comme une ouf sur les blagues de prouts. Pas parce que tu te dis qu'il faut te protéger de quelque chose, juste parce que c'est trop bien de rigoler et de jouer aux petits legos. Mais ça ne t'empêche pas de savoir regarder les gens que tu aimes, et de hurler à l'intérieur parce que le monde est trop triste.

De hurler, avec chaque parcelle de ton corps magique, que tu comprends tout, le desespoir et la violence, mais que c'est quand même trop triste. Et que c'est pas

juste. Parceque que t'es tout petit. Que t'es magique, mais quand même tout petit. Alors t'essayes de devenir encore plus fort. Tu joues encore plus aux petits légos, tu vas encore plus vite, tu racontes encore et encore, que les petits légos c'est vraiment super, que le monde est dur mais qu'on va pas tous mourir. Parce que t'as pas envie. T'as pas envie de perdre tes pouvoirs magiques. T'as pas envie de mourir.

Moi, j'avais pas envie. J'avais pas envie de mourir. J'avais pas envie d'aller dans cet endroit blanc, anesthésié.

Dans cet endroit ou quelqu'un de très grand volait quelque chose a quelqu'un de tout petit.

Volait son sexe. Volait sa beauté, d'être si petit et si fort. Surtout, volait sa magie qui lui permettait de l'être, si petit et si fort. Sa magie qui lui permettait de ne pas vouloir

mourir, alors que le monde était incroyablement triste.

Un endroit où il arrachait, année après année, ma connaissance de moi même. Ma conviction profonde que j'étais magique, que j'étais forte, que j'étais beau .

Un endroit où il me transformait en petite fille sale.

Un endroit d'où je ressortais la honte au bide. De ne pas avoir été plus forte.

Alors je faisais mon sourire. Mon sourire masque, mon sourire mystère. Mon sourire de la honte. Mon sourire immonde.

Mon sourire que vous ne pouviez pas ne pas comprendre.

Parce que moi j'avais compris. J'avais tout compris. J'avais vu que vous aviez la gueule à l'envers, que vous puiez le desespoir. Que quelque chose, quelqu'un, quelque part,

vous avez fait du mal. Que vous aussi vous aviez été magique, et qu'on vous avez transformé. Et y'avait pas eu besoin de me le dire. Y' avait juste eu besoin de vous aimer, et de vous regarder.

C'est beaucoup, beaucoup trop sensible, trop intelligent, trop fort, une tête de môme.

Et ça peut pas savoir, que les adultes perdent la capacité à voir les chose. Et c'est horrible. De pas savoir ça.

Parce que ton sourire immonde, à chaque fois que tu le joue, et que personne ne te répond, tu crois qu'on te dit, il faut continuer. Alors tu continues, et tu sais que ton monde est fou.

Le tabou reste.

A un moment viennent « les révélations ».

Alors beaucoup de mots se mettent à être posés. Les mots des adultes. Les mots de la justice. Les mots des psys.

Toi aussi, tu parles maintenant. Tu racontes. Et heureusement. Heureusement que les violents s'arrêtent, heureusement que les gens te croient, heureusement que tu n'as pas à vivre le silence malgré les mots.

Mais le tabou, quelque part, ne se brise jamais. Celui de la trahison silencieuse de tes parents. Celui qui dit : vous saviez. Celui qui dit que la violence aurait pu être combattue. Celui qui dit que la magie aurait pu opérer. Celui qui dit que partager du désespoir, c'est assumer la responsabilité de ne pas s'en laisser crever. Celui qui dit, on sait, tous, reconnaître la violence.

Dire « je n'ai rien fait, parce que je n'ai pas su », est un mensonge.

Je deteste les gens qui font semblant. Semblant de découvrir. Semblant de découvrir qu'ils participent. Avec leurs airs de rien, leurs petites phrases subtiles de la mise à distance, leurs mots de ceux qui savent très bien. Les mots de la justification, des petites cases explicatives. Les mots de ceux qui cachent, qui enferment.

Les mots qui disent, je ne veux pas voir ma lacheté, je ne veux pas écouter ton hurlement, je veux continuer à croire que mes mots clivants sont des bons mots.

Les mots plein de haine pour ceux qui ont desesperement besoin de la magie.

Qui en ont besoin pour tenir, pour continuer à trouver la force de lutter pour leur désir,

pour ceux qu'ils aiment, pour que les violences s'arrêtent. Besoin pour garder leur capacité à gueuler, et à ne pas faire semblant.

Les mots qui disent, Tais toi.

Tais toi, parce que pour faire ensemble, il faut mentir. Tais toi parce que c'est trop fort ce que tu as à dire. Tais toi parce que je ne veux pas voir que je suis lâche. Tais toi parce que je ne veux pas savoir que je t'enferme.

Je deteste les gens qui de leur violence font une fierté.

Le tabou tient avec les gens qui font semblant.

Et maintenant l'histoire incroyable de Butch-Qui-Baise.

Une histoire fantastique, où l'on apprend que ses pouvoirs magiques sont toujours bien là, mais qu'avec un grand pouvoir vient de grande responsabilité, et que c'est pas toujours gagné.

Une histoire en mille morceaux, qui ne se suivent pas chronologiquement les uns les autres, mais c'est compliqué de faire un effet labyrinthe chiadé sur une feuille de papier, d'ordinateur en plus.

Une histoire au « je » parce que ça fait trop chelou de parler longtemps de soi à la troisième personne.

Une histoire où l'on croise ses chouettes copains, patients et rigolos, ses amantes magnifiques en pagaille (bien évidemment qu'elle en a eu plein), et ses copines, souvent splendide, mais qui aussi auraient pu aller nicker leur mères à certains moments....

Butch-Qui-Baise a un poème, une histoire d'amour et de tendresse. Une histoire qui raconte son amour pour les gouines. Il tiens maintenant en deux mots.

Suce moi.

Autant dire que c'est pas toujours passé crème...

Je suce, je baise, je prends des bites, je me fais bouffer la chatte, je lèche des boules. Dans des chiottes, des parkings, des canapés. Je répond présent à leurs bites, je répond présent à ma chatte. Pas tous les jours, pas toutes les semaines, mais souvent. J'aime le sexe. Mais je n'ai aucun désir.

Les mots m'agacent mais ne me touchent pas vraiment.

Ils m'énervent tellement.

C'est quoi leur putain de problème de merde ?

Ils veulent ma chatte et ça tombe bien c'est OK pour moi. Mais qu'ils ne me demandent pas qu'on se raconte autre chose.

J'aime le sexe, bien que je trouve qu'ils baisent si mal. Après tout, je trouve pas non plus que je sois une grande baiseuse. Mais je m'en fous, leurs bites n'appellent pas

l'excellence. Leurs bites sert a faire du sexe avec ma chatte. Et c'est très bien comme ça.

J'aime le sexe, mais je ne les désire pas. Je suis froide et je mouille.

Et j'ai pas de problème avec ça. Je ne leur en veux pas. Mais eux, si.

Ils cherchent, pourquoi ils sont autant objet pour moi que moi pour eux.

Et ça m'enerve. Qu'ils croient que de se faire baiser leur donne le droit de me nommer.

Et bien evidemment, ils n'ont pas beaucoup d'imagination. Moi non plus d'ailleurs. Je ne suis rien, puisque ça n'existe pas ce que je suis.

Bien sur que y en a eu des biens. Peu. Trois. C'est devenu des potes. On a baisé qu'une fois ensemble, ça n'avais pas grand intérêt de remettre ça. Je savais que j'allais leur faire peur, et j'avais pas envie, ils étaient

mignons. C'est resté des copains de biture et de café.

Bien sur que y'a eu des viols aussi. Peu. Deux. Là, ça m'a vraiment soulé. Putain, mais ils comprennent vraiment rien. Pas de douleur, juste un agacement profond vis à vis de leurs stupidités.

Tu me baises. Tu me baises et ça fait des mois que j'en ai envie. Ça fais des mois qu'on dors dans le même lit.

Enfin, tu me baises.

L'heure d'avant, je prends de l'élan, et je m'explode la tête contre une porte. Je m'ouvre juste sous la lèvre. Ça pisse le sang. J'ai toujours deux petites cicatrices.

L'heure d'après, je casse des trucs dans l'appartement. Et je pleure comme un gros bébé.

Un ami vient m'attraper par le colback le lendemain. Il dit rien mais me paye une bonne quantité de bière au PMU d'en face. Ça sert pas à grand-chose, mais ça fait du bien.

J'ai des images de fusil, de coup de poing dans la gueule et de baise brutale. J'ai autant envie de baiser que de frapper. Le désir me fracasse. Je brûle et j'ai peur. Mais ça ne me rend pas forte et froide. Ça me sidère. Ça me donne envie de vomir. Ça me fait hurler à l'intérieur. Parce que c'est de mes copines dont je parle. Mes putain d'amie avec qui je rigole, je chiale, je fabrique du quotidien. Je trouve ça monstrueux. Je trouve que je suis un monstre.

Certaines de mes amies me le rendent bien. Le désir se contient, se nomme, se limite et rentre dans des cases. Avec bienveillance et consentement. Alors demande gentiment, et arrête de boire.

Alors moi je me promets de rien demander parce que je comprend pas ce que ça veut dire gentiment. Et je fais semblant d'arrêter de boire.

Je te baise. Ca fait des mois que je t'ai croisé, et t'es la plus belle gouine de la terre. En plus tu fais des clips pornos DIY, qui me retourne la culotte et m'aimante a ta bande comme un petit chien ému.

Je te baise, un soir bourrée, et tu me dis « hey mais tu baisses comme une vraie gouine toi ».

Bizarrement, je sais exactement ce que tu veux dire. Et ça me rend incroyablement fière. Première fois de ma vie où j'ai envie de rigoler comme une ouf avec quelqu'un avec qui je viens de baiser.

Cette amie me diras, trois ans plus tard, la fois ou je lui raconteras ce souveni là : « sans dec, trop marrant, moi je me souviens même pas d'avoir baisé avec toi ». Alors c'est plus fort que moi, je rigole, je rigole franchement, et je me dis que je la kiff toujours autant.

On a baisé alors qu'il fallait pas. Il fallait pas, parce que notre amie en commun allait avoir la gueule à l'envers. Et ça a pas loupé, on a baisé toute la nuit.

Quelques soirs plus tard, une amie m'attrape sur le trottoir. Elle me demande pourquoi j'ai fait ça. Pourquoi je me tire quatre balle dans le pied, pour une histoire de baise.

Ca sort en bloc. Je dis pas non. Je sais pas dire non. Je sais pas pas faire. Je sais pas lire le désir et ne pas y répondre. C'est plus fort que moi, ça m'éteint la tête et alors faut que je baise.

Je m'excuse. Je suis désolé..

Mais quand même merde, si j'ai pas la vodka, le vin, la bière, comment tu veux que je tiennes.

Elles sont juste trop canon, trop là, trop forte. J'ai envie de les baiser. Toutes. Et ça me fait trop peur. Je vais les casser. Je les désirent. Toutes. Et j'ai envie de me jeter contre un mur.

Alors il faut bien que ma tête s'éteigne...

NON ? C EST PAS BIEN ? UNE AUTRE
IDEE MADAME LA BIENSEANCE ?
HEIN CONNASSE ? TOI TU FAIS
COMMENT MERDE? COMMENT TU
FAIS AUTREMENT ? COMMENT TU
FAIS QUAND TU EXPLOSES A L INFINI
ET QUE T AS PEUR QUE CA S ARRETE
JAMAIS ? COMMENT TU FAIT QUAND

TOUT EST MELANGE, TOUT, ET QUE
TU NE SAIS PAS SI TU SAURAS
COURIR ASSEZ VITE ?
MOI JE BOIS, JE DISPARAIS, ET CA VA
MIEUX.

Alors oui, oui, et encore oui j'ai branché
raide à chier. Oui j'ai fait absolument
n'importe quoi avec à peu près tout le
monde. Mais je suis pas un monstre. Ou
alors allez toutes vous faire foutre. Allez
nicker vos mères, je comprends pas vos
codes de merde.

*Une amie me murmure. Hey, tranquille.
Tranquille. Tranquille, pour de vrai. Tu sais
faire. C'est pas grave d'avoir peur. C'est OK
d'avoir mal. Mais arrête. Arrête un peu ton
cirque, parcequ'on est fatigué. On est fatigué
parce que nous aussi on a une histoire a*

raconter. Des bouts à transformer. Et c'est quand même OK de te porter. Mais bouge. Un peu, juste un peu s'il te plait. C'est bon, aussi, tu sais, d'essayer de tenir ensemble.

La deuxième fois qu'on a baisé, le lendemain il neigeait, et tu m'as mis dans un bain alors que je deteste ça.

Après, on a baisé ensemble six ans.

On a baisé ensemble six ans, et pis on a été cherché les petis morceaux de nous, eparpillés un peu partout, et pis on les a fait tenir ensemble.

Et fallait ça, au moins ce temps là, au moins ce deal là, pour aider la magie à faire le reste.

C'est ma première réunion féministe, moi j'étais venu parce que j'avais décidé que dans ma vie, je voulais baiser avec des filles. On baise la première nuit, juste après la réu. C'était vraiment super. C'est vraiment trop cool le féminisme.

Une amie m'expliquera après que ça se dit pas.

« Non mais quand même t'es un vrai pédé toi »

Je parle d'histoires de culs et de dragues débiles avec un copain pédé. On se lâche, on rigole.

Forcément, à un moment, il me l'amène cette petite phrase.

« Non mais quand même t'es un vrai pédé toi »

Je lui frotte la tête, lui dis que je l'aime beaucoup mais qu'il est vraiment bête.

Et que c'est bien un truc de pédé, d'imaginer que les gouines n'aiment pas le cul autant qu'eux. C'est juste que les voies d'accès à nos caleçons ne sont pas semé exactement des mêmes embuches.

La franchise du gode me calme.

La puissance du poing me calme.

Pas de parole, pas de mots, pas de peur.

Pouvoir être tout en même temps.

Baise moi loin, encore un peu plus loin, et viens. Viens, tout près. Viens, encore plus près, que je sente le moment où, presque, je lâche. Viens, appuie ton torse, et laisse moi t'expulser d'un grand coup de pied.

Suce moi, fais moi mouiller jusqu'à ce que ça me fasse mal, suce moi comme t'as jamais sucé.

Attache moi , allume moi, maintiens moi.

Et recommence.

Je me souviens, je suis sur le dos, et je mate le plafond. Mon amante qui m'a appris le poing et le gode est juste à côté. 48H de baise. Il fallait au moins ça.

Je me sens, juste, parfaitement bien. Et c'est très fort comme sentiment.

Je suis Bucth-qui baise, je sais que je l'ai toujours été, et que je vais incroyablement bien.

« *je suis indestructible* »

Oh camarade, je t'aime de venir raconter ça.
Je t'aime de venir le dire au milieu de tout le monde, l'air de rien, et d'y trouver quand même mes yeux, qui te dise je te comprend.
Je t'aime de prendre le temps, pour qu'après on se raconte.

Comment on aime baiser avec des gens qui n'ont peur de rien. Surtout pas de toi.

Comment c'est dur de palper nos propres limites.

Comment des fois on trouve ça fois mille fois plus rassurant de se mettre la tête dans le mur, que de parler des solutions, des choses qui font du bien et qui rende plus fort.

Parcequ'on a peur, que les gens oublient, s'ils disent cela, qu'à un moment tu es tout seul, et que ya que toi pour sauver ta peau.

Je t'aime parce que tu sais comme moi que tout cela est faux, que des limites on en a, qu'on peut pas passer son temps la tête dans le mur, et qu'il faut bien grandir.

Mais je t'aime, parce que des fois ça fais du bien d'écouter quelqu'un qui parle de violence et de cul avec tes mots à toi.

Butch-Who-Fucks has a poem, a story of love and tenderness. A story that tells his love for fags. I have it now in two words.

Suce moi.

J'ai écrit ces textes à l'hiver 2017, à côté de potes qui écrivaient d'autres histoires.

Dans une chouette maison, avec une salle de bain, où j'ai été vidé mon paquet de larmes, pas une bonne fois pour toute, mais une bonne fois quand même.

Et après les textes et le coup de la salle de bain, ça allait mieux.

Et c'était toujours aussi compliqué de savoir quand l'ouvrir et quand la fermer, et de regarder ensemble les coups et le bol. Mais ça allait mieux. Et c'est déjà vraiment pas mal.

Aussi, ce qui marche toujours, c'est d'aller nager avec la tête sous l'eau, et de me rappeler que quand même les cailloux au fond de l'eau c'est incroyable, et que les vagues on sait jamais trop d'où elles viennent, et que les sinus c'est creux et étanches mais pas entièrement, et pis tiens une mouette.

hiver2017@riseup.net